

雨穴 Uketsu

MAPS STRANGE

THRILLER



LE MAÎTRE DU FRISSON

Seuil

STRANGE MAPS

DU MÊME AUTEUR

Strange Houses
Seuil, 2025

Strange Pictures
Seuil, 2025,
Points, 2026

Strange Buildings
Seuil, 2026

STRANGE MAPS



Uketsu 雨穴

Traduit du japonais
par Alana Renhalm

ÉDITIONS DU SEUIL
57, rue Gaston-Tessier, Paris XIX^e

Directrice littéraire : Nathalie Fizman

Première édition publiée en japonais sous le titre original
Henna chizu en 2025 par Futabasha Publishers Ltd., Tokyo
© Uketsu, 2025

Publié en français avec l'accord de Futabasha Publishers Ltd.,
par l'intermédiaire de Emily Books Agency LTD., Taiwan,
et de Casanovas & Lynch Literary Agency, Espagne

ISBN 978-2-02-163462-4

© Éditions du Seuil, novembre 2026, pour la traduction française.

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle. Ce livre ne peut être reproduit ni utilisé à des fins d'entraînement de systèmes d'intelligence artificielle. La fouille de textes et de données est interdite conformément à l'article 4(3) de la Directive (UE) 2019/790.

www.seuil.com

Confession de Kimiko Okigami Page 1

J'ai pressenti, à l'attitude du médecin et de ma famille, que mes jours étaient comptés. Dans mon lit d'hôpital, je me suis demandé à maintes reprises à quoi consacrer le peu de temps qu'il me restait, et j'en suis arrivée à la conclusion que je devais confesser ces souvenirs que j'ai gardés enfouis dans mon cœur durant de si longues années.

Dans ma jeunesse, j'ai tué des gens. J'ai ôté la vie à de nombreuses personnes.

Pourtant, je n'ai jamais eu à répondre de mon crime devant la justice. Mon châtement, je le recevrai sans doute en enfer. Avant d'y être envoyée, je souhaite au moins révéler la vérité, avec mes propres mots, à mon époux et à Kano ; c'est pourquoi je prends la plume.

Je manque d'instruction et vous trouverez certainement que mes phrases sont maladroitement, mais je vous serai reconnaissante de bien vouloir les lire jusqu'au bout.

Bien. Je n'en ai encore jamais parlé à personne, mais je suis née dans un hameau appelé Kasôko, qui était situé autrefois sur le littoral du département voisin. Avant tout, il me faut vous parler de cet endroit et des monts Mojô qui le surplombent.

J'espère de tout cœur que la vie ne me quittera pas avant que j'aie fini d'écrire ceci.

Sommaire

Chapitre 1	11
Chapitre 2	81
Chapitre 3	185
Chapitre 4	279
Postface	405

Chapitre 1

6 juillet 2015
Kôsuke Ôsato

Une alarme assourdissante retentit, qui réveille en sursaut Kôsuke Ôsato.

Torpeur tenace. Mal de crâne. Haleine qui empeste l'alcool. Les ténèbres autour de lui.

Une alarme... ? Au milieu de la nuit... ?

L'écran de son smartphone indique « 06:00 ».

6 heures du matin... Et il fait aussi noir ?

Il pose les mains sur le sol pour se redresser. C'est froid et dur. Il comprend qu'il n'est pas dans un lit. À cet instant, un grondement sourd se fait entendre et une rafale de vent frais lui fouette le visage.

Je suis dehors... ?

À mesure que ses yeux s'habituent à l'obscurité, il commence à distinguer les alentours. Le noir n'est pas total.

Des lumières orangées brillent au-dessus de sa tête. Comme des réverbères, elles sont alignées à intervalles réguliers jusqu'au loin. Se serait-il écroulé, ivre mort, sur la chaussée ?

Quand même, il y a quelque chose de bizarre. À cette saison, il ne fait pas aussi sombre à 6 heures du matin. Et puis, l'air est trop rare pour un espace en extérieur. Il est probablement *dans un bâtiment*.

Mais où ? Il se lève lentement et, plissant les yeux, observe

ce qui l'entoure. Il distingue un mur tout près. Un mur fait de blocs de pierre, humide et couvert de mousse par endroits. Levant les yeux, il voit que le plafond est en forme de voûte et qu'il y a un mur identique en face.

Autrement dit, il est dans une sorte de long couloir entouré de murs de pierre.

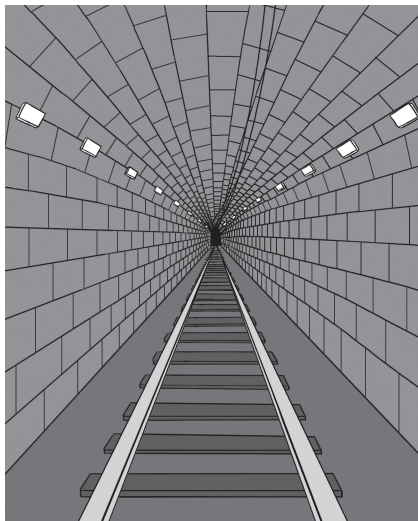
Ôsato a une idée de l'endroit où il se trouve.

Avec appréhension, il baisse les yeux au sol. Deux barres de métal argenté s'étendent jusqu'à perte de vue. De petites lettres sont gravées dessus :

« YABITSU RAILWAY TRACK Mt. MOJO TUNNEL
2.3 km FROM ENTRANCE KOGAKUSHI »

(Voie ferrée Yabitsu / Tunnel des monts Mojô / 2,3 km de l'entrée Kogakushi)

Un frisson lui parcourt le dos. Il est *dans le tunnel ferroviaire*.



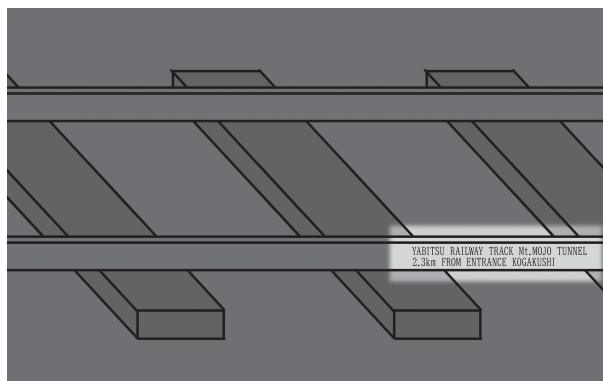
Les Chemins de fer Yabitsu sont une compagnie ferroviaire privée qui dessert la côte du département de R. Cette entreprise n'a aucun secret pour Ôsato. Il y a été embauché à l'âge de vingt-deux ans et lui a consacré près de quarante ans de sa vie.

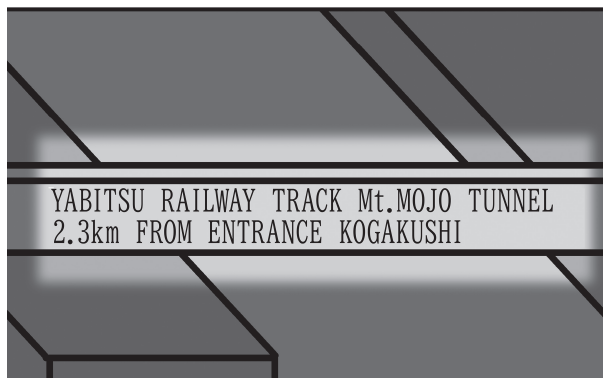
Les employés des compagnies ferroviaires se répartissent en deux catégories : le « personnel roulant », comme les conducteurs de train ou les agents en gare, et le « personnel administratif » dans les bureaux. Les cols bleus et les cols blancs, deux catégories qui ont souvent tendance à s'opposer.

Dans ce contexte, bien qu'occupant un poste administratif, Ôsato a su tisser de solides liens de confiance avec les employés de terrain, jouant un rôle de passerelle entre les « bureaux » et les « roulants ». Ce sont ces compétences et l'estime dont il jouit qui lui ont valu d'être nommé directeur général, il y a dix ans.

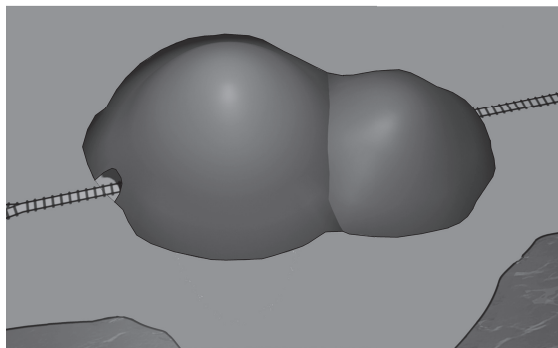
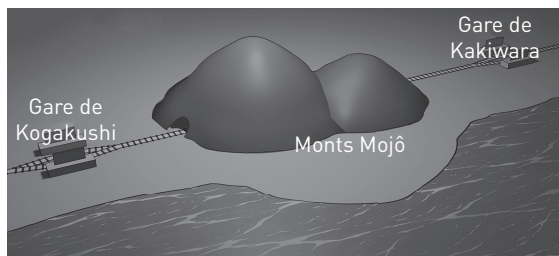
Devenu le patron, Ôsato se rend encore régulièrement dans les gares et les usines, échange avec les employés et ne néglige jamais de vérifier au quotidien que la sécurité est bien assurée.

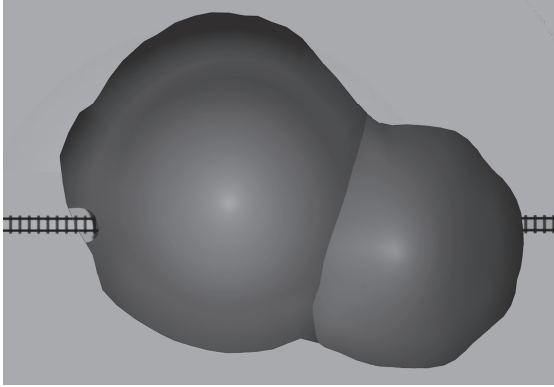
Par conséquent, il est on ne peut mieux placé pour saisir toute l'horreur de la situation dans laquelle il se trouve.



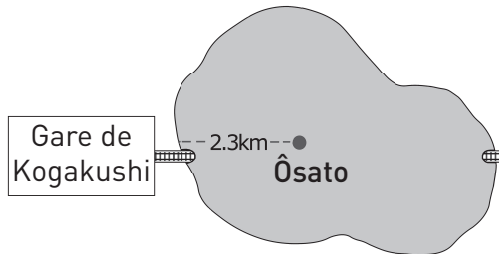


« YABITSU RAILWAY TRACK »... Ces mots sont gravés sur tous les rails de la ligne ferroviaire Yabitsu. Ils sont suivis des lettres indiquant l'emplacement de la voie : ici, les monts Mojô.





Les monts Moji sont un imposant massif qui se dresse sur le littoral du département de R. À ses deux extrémités se trouvent les gares de Kogakushi et de Kakiwara. Le « tunnel des monts Moji », d'une longueur de six kilomètres, a été creusé afin que les trains puissent circuler entre les deux.



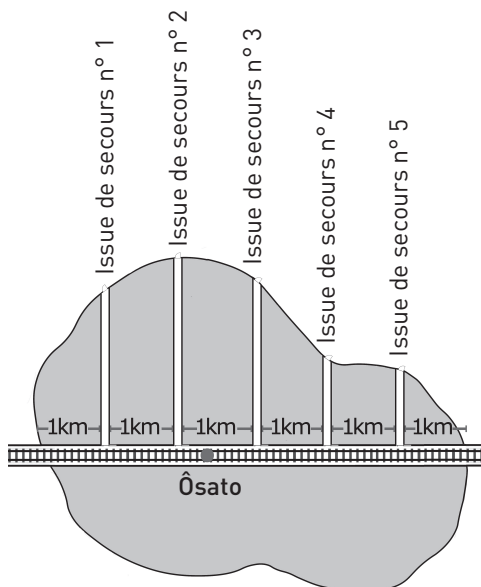
L'endroit où se trouve à présent Ôsato est à « 2,3 kilomètres de la gare de Kogakushi »... autrement dit, *pas très loin du milieu du tunnel*.

Au tréfonds de l'imposant massif, là où ni la lumière du soleil ni l'air frais ne pénètrent.

Un frisson le saisit. Il veut sortir immédiatement.

Mais il s'agit d'un vieux tunnel perdu en pleine campagne. Il n'y a pas de communication radio possible, et son téléphone ne capte pas de réseau. Sans moyen d'appeler à l'aide, sa seule option est de sortir de là à pied.

Dans ce tunnel ferroviaire, des galeries piétonnes destinées à l'évacuation d'urgence sont installées à cinq emplacements, à intervalles d'un kilomètre. Chacune porte un nom, d'« Issue de secours n° 1 » à « Issue de secours n° 5 ».



D'ici, l'issue de secours la plus proche est la numéro 2. Traînant son corps pesant, Ôsato se met en marche.

Mais pourquoi j'étais endormi dans un endroit pareil ? Hier soir... Oui, c'est ça. J'ai dîné avec quelqu'un... Ensuite... Non, je ne sais plus.
Sa mémoire se dérobe.

J'étais tellement ivre que je me serais égaré dans le tunnel... ? Allons, je ne ferais jamais une chose aussi stupide. En plus, hier c'était dimanche. La veille d'un jour de repos, à la rigueur, mais là... Hein ?

Soudain, il aperçoit quelque chose d'étrange devant lui.

Sur une traverse, il y a un liquide d'un rouge noirâtre.

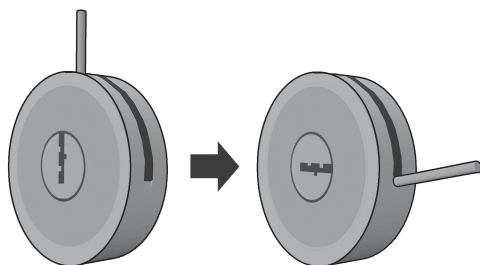
Qu'est-ce que c'est...

Il s'approche, et une odeur caractéristique lui envahit les narines. Du sang ? Mais pourquoi dans un tel lieu ?

Le sang n'est pas encore tout à fait sec, il brille faiblement sous la lumière. Tant de choses incompréhensibles se succèdent qu'il a l'impression de devenir fou. Il évite la traverse et presse le pas.

Au bout d'un moment, la lueur bleue d'une lampe finit par apparaître. L'issue de secours. Provisoirement, il pousse un soupir de soulagement.





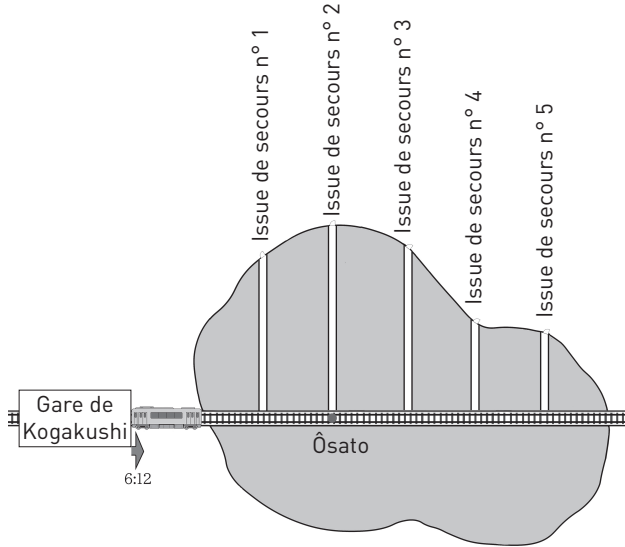
La porte de secours est verrouillée, mais en cas d'urgence, il suffit d'abaisser la barre métallique située au-dessus de la serrure pour l'ouvrir même sans clé. Ôsato pose ses doigts sur la barre. C'est alors qu'il rencontre une anomalie.

Il a beau y mettre toute sa force, la barre ne s'abaisse qu'à moitié. Serait-elle cassée ? Pourquoi faut-il que cela arrive maintenant ? Il jette un coup d'œil par le trou de la serrure, mais il fait trop sombre pour y voir quoi que ce soit. De toute façon, quand bien même il comprendrait la cause du problème, il n'a pas d'outils sous la main pour y remédier.

Tant pis. Dans ces conditions, je n'ai pas d'autre choix que d'aller jusqu'à la première issue de secours... Non, attends.

L'angoisse qui lui colle à la peau depuis qu'il s'est réveillé remonte enfin à sa conscience.

Il regarde anxieusement sa montre. « 06:09 »... Son sang se glace.



Si les horaires habituels sont respectés, le premier train pour Kakiwara va quitter la gare de Kogakushi à 6 h 12.

Dans très peu de temps, un train va passer ici.

Ôsato sait pertinemment à quel point cela peut être dangereux. La ligne Yabitsu, peu empruntée, est une ligne dite à voie unique : les trains montants et descendants partagent la voie sur la quasi-totalité de son parcours. En outre, le tunnel des monts Mojô est tout juste assez large pour le train.

En d'autres termes, il n'y a nulle part où se réfugier.

À l'extérieur, il pourrait peut-être s'en tirer avec des blessures légères en s'allongeant à plat ventre entre les rails, mais ici, inutile de se bercer d'une telle illusion.



Lorsqu'un train franchit un tunnel à grande vitesse, l'effet piston provoque instantanément des rafales de vent comparables à celles d'un puissant typhon. Ôsato, de petite taille et léger, ne pourrait probablement pas résister à ces bourrasques sur les rails où il n'y a rien à quoi s'agripper.

S'il était projeté sur les rails... et qu'un train passe ensuite dessus... il préfère ne pas y penser.

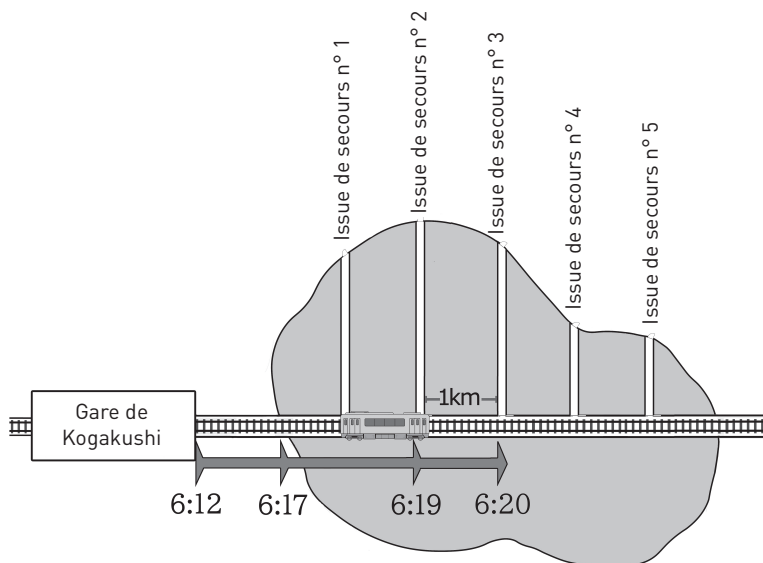
De plus, dans cette obscurité, le conducteur ne m'apercevra certainement pas avant d'être tout près. Et alors il aurait beau actionner le frein d'urgence...

Priant intérieurement, il saisit la barre et appuie de tout son poids.

Mais elle ne bouge pas d'un pouce.

Pourquoi ! Pourquoi il faut que ce soit cassé maintenant !

« Merde ! » s'écrie-t-il, et il s'élance vers l'issue de secours numéro 3.



Le train qui quitte la gare de Kogakushi à 6 h 12 pénètre dans le tunnel à 6 h 17.

Ôsato arrive à l'issue de secours n° 2 vers 6 h 19. Pour atteindre la n° 3, il lui faut alors une minute supplémentaire.

En résumé, cela signifie que *s'il entre dans l'issue de secours n° 3 avant 6 h 20, il sera sauvé.*

Les aiguilles de sa montre indiquent 6 h 10.

Il y a un kilomètre jusqu'à l'issue de secours. Il doit parcourir un kilomètre en dix minutes.

En piquant un sprint, il n'est pas impossible d'arriver à temps.

Les traverses sont humides et il pourrait tomber à la moindre inattention. Il court prudemment, mais aussi vite que possible.

Au bout de quelques minutes, il commence à s'essouffler. Son cœur bat à tout rompre.

Ôsato est en bonne santé pour son âge.

Il ne manque jamais de faire un jogging le matin.

Et pourtant, être crevé après avoir couru si peu... on dirait qu'il a encore pas mal d'alcool dans le sang.

Pourquoi j'ai bu autant hier... ? Et puis...

Il n'y a qu'une personne au-dessus d'Ôsato dans l'entreprise : Keitoku Yabitsu, le président du conseil d'administration.

Les deux hommes sont en conflit à propos d'un projet et ne s'adressent plus la parole depuis plusieurs années.

Hier soir pourtant, sans raison apparente, Yabitsu l'a invité à dîner.

Ce vieux renard... il n'a tout de même pas l'intention de se débarrasser de moi parce que je le gêne...

Yabitsu a des difficultés à marcher. Il serait incapable de porter Ôsato sur son dos jusqu'au milieu du tunnel.

Mais s'il avait un *complice*...

« Ah ! »

Un instant d'inattention. Il trébuche et chute lourdement. Dans un réflexe, il pose les mains sur les rails et parvient tant bien que mal à ne pas se blesser. Mais c'est alors qu'il comprend l'horreur de la situation.

Les rails vibrent légèrement. Le train approche. Il lui reste peu de temps.

Il se relève en toute hâte, aspire à pleins poumons l'air humide et s'élance comme un lièvre détalant devant le danger. Il ne peut plus se permettre de faire attention où il pose les pieds.

Il n'a plus aucune notion du temps. Peu importe si ce qui vient de se passer a duré une minute ou une seconde.

Il court comme un dératé, l'esprit vide. Étrangement, il ne trébuche pas, son souffle ne s'emballe pas.

Bientôt, au loin, une lueur bleue apparaît.

L'issue de secours !

Mais le danger se fait de plus en plus menaçant.

Un hurlement commence à déchirer l'air du tunnel – *Ouaaaaaaaaaaaaaaaaaaaaaa !* – comme le cri d'une créature surnaturelle. Le train arrive, juste derrière lui.

Oubliant même de respirer, il court comme un fou. Il saute sur la marche et ouvre la porte de secours. Il est sauvé... du moins, c'est ce qu'il a cru. Mais là, il se retrouve face à une scène inattendue.

Puis Ôsato perd connaissance.

Et jamais il ne reviendra à lui.

2 juillet 2015
Fuminobu Kurihara

Dans un vieil immeuble à Umeagaoka, un jeune homme est assis en tailleur. Survêtement fatigué. Cheveux coupés court. Un visage qui, au premier coup d'œil, paraît obstiné.

Âgé de vingt-deux ans, il s'appelle Fuminobu Kurihara et est étudiant dans une université de Tôkyô. Devant lui est posée une enveloppe. Elle vient d'une entreprise de construction où il a récemment passé un entretien. Il en sort le courrier.

« À l'issue d'un examen rigoureux, nous avons le regret de vous informer que nous ne pouvons pas retenir votre candidature pour cette fois. Nous vous présentons nos vœux de réussite les plus sincères pour vos projets futurs et vous prions d'agréer, monsieur Kurihara, l'expression de nos sentiments les meilleurs. »

C'est une lettre de refus de candidature comme il en a déjà reçu beaucoup. Au mois de mars l'année prochaine, lui et ses camarades seront diplômés et la plupart d'entre eux ont déjà décroché une ou deux promesses d'embauche.

Mais Kurihara, lui, n'a pour le moment essuyé que des refus.

Bah, la culture de cette boîte était incompatible avec ma personnalité, voilà tout. Et puis, le courant n'est pas passé avec le recruteur.

Et à la fin, cette question qu'il m'a posée : « Parlez-moi de ce qui vous fait vibrer dans l'architecture »... c'était n'importe quoi.

Tout en alignant les excuses dans sa tête, il chiffonne la lettre avec son enveloppe, roule le tout en boule puis les jette à la corbeille.

Kurihara étudie l'architecture. Ses notes sont excellentes et il a les qualifications requises. En théorie, il a tout d'un bon candidat. Seulement, il est très mauvais en entretien.

Kurihara est un garçon sans faux-semblants. Il dit toujours ce qu'il pense, ne dissimule jamais rien.

Lors d'un précédent entretien, il avait lâché sans crier gare : « Le bénéfice courant de votre entreprise stagne depuis quelques années. Compte tenu du manque d'originalité de vos produits et de la hausse des coûts de main-d'œuvre en Asie du Sud-Est, je ne lui vois pas un avenir radieux. »

« Si notre avenir n'est pas radieux, pourquoi avez-vous postulé chez nous ? » lui a rétorqué, visage crispé, le jeune recruteur, ce à quoi Kurihara a répondu : « Par hasard, parce que je suis tombé sur votre annonce. » Il n'avait aucune chance d'être pris.

De plus, Kurihara n'est pas très avenant. La plupart des manuels de « stratégie pour la recherche d'emploi » affirment qu'« il faut s'exprimer clairement, avec le sourire ». Lui parle lentement, sur un ton peu engageant, et avec un visage de marbre. Il laisse certainement une impression sinistre.

La question « Parlez-moi de ce qui vous fait vibrer dans l'architecture » était la dernière perche tendue par le recruteur pour essayer de lui trouver une qualité. Mais Kurihara l'a balayée d'un revers de la main.

« Rien ne me fait particulièrement vibrer, je ne peux donc pas vous répondre. »

Les étudiants en recherche d'emploi appellent des « cartouches » les entreprises dont ils attendent encore la réponse. Il ne reste plus qu'une « cartouche » à Kurihara : le cabinet d'architecture Odagasa, une petite agence de Tôkyô. Cette entreprise, fondée par un architecte qu'il admire, est la seule dont il se dit : « C'est là que j'ai envie de travailler. »

Lors de son premier entretien il y a quelques jours, c'est M. Odagasa en personne qui l'a reçu, car le responsable avec qui il avait rendez-vous était tombé brusquement malade.

Bien qu'un peu déstabilisé, Kurihara a répondu aux questions à sa manière habituelle. Contre toute attente – fallait-il y voir un miracle ? –, M. Odagasa a jugé sa personnalité « intéressante ». Néanmoins, Kurihara a trébuché sur la dernière question.

« Je te pose cette question par pure curiosité, mais au fond, pourquoi as-tu décidé d'étudier l'architecture ? »

Il n'avait rien pu répondre.

Encore un refus ? avait-il pensé, découragé, en rentrant chez lui. Pourtant, hier, il a reçu ce message par e-mail :

« Nous vous remercions sincèrement d'être venu dans nos locaux. Nous souhaitons vivement passer à la deuxième étape de sélection avec vous. »

À la fin, il était ajouté : « Veuillez préparer une réponse à la question posée lors de notre premier entretien. »

Ce deuxième entretien aura lieu dans dix jours. Il est content d'avoir franchi le premier obstacle, mais quand il pense au « devoir » que lui a donné M. Odagasa, il se sent un peu stressé.

La raison... ?

« Pourquoi as-tu décidé d'étudier l'architecture ? »... Les mots changeaient, mais à tous les entretiens, on lui posait plus ou moins la même question. Et chaque fois, il bloquait. Non qu'il n'ait pas de réponse. Il ne l'a jamais dit à personne, mais s'il a choisi d'étudier l'architecture, c'est sous l'influence de sa mère.

La mère de Kurihara était universitaire. Elle avait été, paraît-il, maître de conférences en génie architectural.

Enfant, Kurihara ne comprenait pas vraiment en quoi consistait son travail, mais quand il la voyait penchée sur son bureau jusque tard dans la soirée, absorbée dans ce qu'elle faisait, il lui trouvait quelque chose d'admirable qu'il ne savait traduire en mots.

Il se souvient qu'un jour, innocemment, il lui avait posé cette question :

« Maman, pourquoi tu aimes autant la recherche ? »

Kurihara était un mignon petit garçon à l'époque.

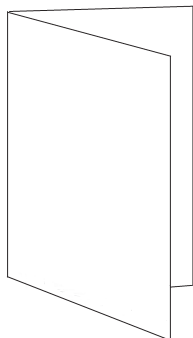
Sa mère l'avait regardé de ses yeux cernés et lui avait dit d'une voix traînante :

« Ce n'est pas que j'aime ça... tant que ça, tu vois... Mais, va savoir pourquoi, je ne peux pas m'arrêter...

– Pourquoi ?

– Eh bien... par exemple... »

Sa mère a pris une feuille de papier, l'a pliée en deux et l'a posée verticalement sur le bureau.



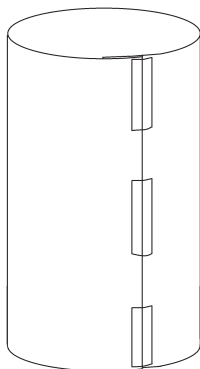
« Si on met un livre dessus, qu'est-ce qui va se passer ?

– Ça va s'effondrer !

– Alors, essayons pour de vrai. »

La feuille sur laquelle elle a posé un épais dictionnaire s'est effondrée instantanément dans un bruit de froissement. *Évidemment*, a pensé Kurihara. Une simple feuille de papier ne peut pas porter un objet aussi lourd.

Tout en observant d'un air réjoui la réaction de son fils, sa mère a enroulé cette fois une feuille de papier en un cylindre, qu'elle a fixé avec des bouts de Scotch.



« Et comme ça, qu'est-ce que ça va donner ?

– Ça va s'effondrer. Bah oui, c'est la même chose, une feuille de papier.

– Tu crois ? Voyons ça... »

Sa mère a de nouveau posé le dictionnaire. Alors, à sa grande surprise, la feuille a résisté et est restée fièrement debout.

« Hein !? Pourquoi ça ne tombe pas ?

– En fonction de la forme qu'on lui donne, un même matériau peut devenir plus solide. Alors, réfléchir à la résistance des formes, c'est ce qu'on appelle la "recherche". Si les maisons ne s'effondrent pas comme des châteaux de cartes quand souffle un vent violent, c'est grâce au travail de plein de chercheurs depuis longtemps.

– Toi aussi maman, tu fais des recherches pour que les maisons restent solides ?

– Hmm... pas tout à fait. Fuminobu, tout à l'heure tu m'as demandé pourquoi ça ne s'effondre pas, hein ?

– Oui.

– Eh bien, c'est exactement ça. C'est parce que je me demande "pourquoi ?" ou "comment ça se fait ?" que je fais des recherches. L'envie de savoir, on ne peut pas l'arrêter, tu sais. »

À partir de ce jour-là, Kurihara est devenu obsédé par la « recherche », lui aussi.

Mû par le désir de pouvoir un jour discuter d'égal à égal avec sa mère, il s'est mis à apprendre des mots difficiles et à lire des livres avant même d'entrer à l'école primaire.

Toutefois, ce souhait ne devait jamais se réaliser. Sa mère est morte quand il avait cinq ans, après avoir donné naissance à sa sœur Saya...

L'accouchement a été très difficile et elle a succombé à une hémorragie.

Il s'est engagé dans la voie de l'architecture afin de connaître en profondeur la discipline qui passionnait sa mère.

C'est la réponse, sans aucun doute, et elle convaincra certainement M. Odagasa.

Pourtant, il ignore pourquoi, mais il est incapable de la formaliser de vive voix.

Il en est ainsi depuis ses cinq ans.

Quand il essaie d'évoquer sa mère, les mots refusent de sortir et ça lui fait mal.

Non qu'il ait envie de pleurer. C'est juste que ça lui fait mal. À cause de ces « crises », comme il les appelle, Kurihara n'a jamais parlé de sa mère à personne.

Va-t-il laisser filer cette chance qu'il a enfin réussi à saisir ?

Il pousse un léger soupir et s'allonge au sol.

C'est alors que son téléphone sonne.

« Allô ?

– Salut, frangin, ça fait un bail.

– Saya ? Ça date, c'est vrai.

– Tu vas bien ?

– Oui, pas mal.

– Les grosses pluies l'autre jour, tu n'en as pas souffert ?

– Non. Pas de problème.

– Tant mieux, tant mieux... Tu crois que la saison des pluies va bientôt finir ? Elle s'est terminée assez tôt l'année dernière, il me semble...

– Saya, arrête avec ton blabla, tu n'as pas à être si formelle avec moi.

– Non, c'est pas ça...

– Tu es en pleine période d’examens, non ? Par égards pour ta famille, ne gâche pas ton précieux temps d’étude. Va droit au but, s’il te plaît.

– ... Bon, d’accord. Droit au but... Papa dit qu’il veut te parler.

– Papa ?

– Je n’en sais pas plus. Mais ça a l’air assez important... Tu peux venir bientôt ?

– Oui, entendu. Je viendrai samedi prochain. Merci de m’avoir transmis le message. »

Une fois, stupéfait en l’entendant parler avec Saya au téléphone, un ami lui a demandé : « Pourquoi t’es si distant ? » Il n’a pourtant aucune intention de se montrer froid avec elle.

Par exemple, si Kurihara ne l’avait pas interrompue, Saya aurait probablement continué à parler sans fin de la pluie et du beau temps. Elle est ainsi faite. Contrairement à son frère, elle est sociable et accorde de l’importance à la communication. C’est une bonne chose, mais en ce moment, elle devrait se concentrer sur ses études. En coupant court à la conversation, Kurihara a fait, à sa manière, preuve de considération.

Cela dit, il sait que Saya trouve, au fond, son tempérament raisonneur et peu affable « difficile à vivre ». Et elle n’est pas la seule.

Son père connaît son numéro de téléphone et son adresse e-mail. Néanmoins, il a choisi de demander à Saya de lui transmettre le message. Un mur invisible se dresse entre Kurihara et sa famille.

Le samedi, après avoir pris plusieurs correspondances, il marche vers l’appartement familial.

Lorsqu’il sonne à l’interphone, son père vient l’accueillir en souriant.

« Bienvenue, Fuminobu. Ça faisait longtemps. »

Son père, qui aura soixante ans l'année prochaine, a le caractère typique d'un employé de bureau. D'une nature réservée mais aimable, il est très sociable. Il occupe actuellement le poste de chef de service dans une banque.

Après les salutations d'usage, il l'emmène dans le salon, où tous deux s'assoient face à face à la table. Une théière et deux tasses y sont déjà disposées.

« Désolé, hein. Je te fais venir alors que tu es en pleine recherche d'emploi.

– C'est pas grave. Au fait, où est Saya ?

– Elle est à l'école préparatoire depuis ce matin.

– Elle bosse dur, à ce que je vois. C'est l'essentiel... De quoi voulais-tu me parler ?

– Oui, c'est au sujet de... »

Son père s'interrompt et porte sa tasse à ses lèvres.

Il boit toujours du thé quand il est stressé.

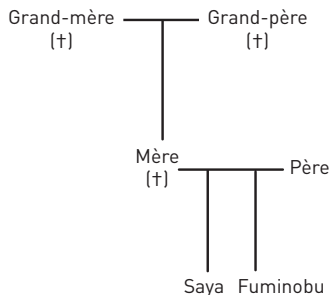
« ... C'est à propos de ta grand-mère.

– La grand-mère de Nagoya ?

– Non, pas ma mère, *ta grand-mère du côté maternel*.

– Quoi ? »

Il trouve ça étrange.



Il sait que sa grand-mère maternelle est morte avant sa naissance. Et que son grand-père a succombé à une maladie bien plus tôt encore. Pour lui, sa famille maternelle est donc quasiment inexistante depuis toujours, et le sujet n'a jamais été abordé à la maison. Alors, pourquoi maintenant ?

Son père boit une autre gorgée de thé et reprend :

« Ta grand-mère s'appelait Chikako, elle est morte l'année précédant ta naissance. Tu en as déjà entendu parler, non ?

– Oui, plus ou moins.

– Sa maison... je veux dire, la maison familiale de ta mère, se trouve à Iidabashi, mais comme ton grand-père était décédé depuis bien longtemps, c'est ta mère, en tant que fille unique, qui en a hérité. C'est la maison où elle a grandi, elle y était très attachée. Avant ta naissance, elle y allait tous les mois pour s'en occuper. Aujourd'hui, elle est à mon nom. C'est une maison dont ta mère a pris grand soin jusqu'à la fin, alors il est hors de question que je la laisse à l'abandon et, de fait, j'y vais de temps en temps pour faire le ménage et arracher les mauvaises herbes.

– Je ne savais pas. Tu aurais dû me le dire, je t'aurais aidé.

– Je ne voulais pas t'embêter avec ça... Bon, venons-en au vif du sujet. Tu sais, ça fait déjà dix-huit ans que ta mère nous a quittés... Je me suis dit que, peut-être, le moment était venu.

– De la céder, tu veux dire ?

– Je ne suis plus tout jeune et m'en occuper devient de plus en plus pesant. Et puis, si je viens à mourir, elle vous reviendra, à toi ou à Saya, tu vois ? La paperasse, les impôts, tous ces tracas... je n'ai pas envie de vous laisser ça...

– Oui, ça doit être pénible, tout ça.

– La maison elle-même est assez ancienne et ne rapporterait pas grand-chose si on la vendait, mais le terrain, à ce qu'il

semble, vaut une jolie somme. Moi, au boulot, l'ambiance est morose à cause de la récession. On ne sait jamais, il se pourrait que je sois licencié un jour ou l'autre. J'espère m'accrocher au moins jusqu'à ce que Saya termine ses études, mais après, ça dépend entièrement des décisions de mon entreprise. »

Son père verse du thé dans sa tasse. La théière est déjà à moitié vide.

« J'en ai parlé à Saya hier. Elle n'est pas opposée à l'idée de se séparer de la maison. De son point de vue, c'est la maison d'une grand-mère qu'elle n'a pas connue et dans laquelle elle n'est jamais allée.

– Donc, ça dépend uniquement de moi ?

– Oui, c'est ça... Qu'en penses-tu ? Si on ne la vend pas maintenant, elle sera à toi un jour. Si c'est ce que tu veux, je ne forcerai pas la vente. Si on la garde, le prix du terrain augmentera peut-être à l'avenir, et tu pourrais aussi y construire une maison plus tard. Je suis désolé de te demander de prendre une décision si brusquement, mais j'aimerais que tu me dises honnêtement ce que tu en penses. »

Du prix du terrain et des autres considérations de ce genre, Kurihara n'en a cure. Compte tenu de la charge que cela constitue pour son père et des frais de scolarité de Saya, vendre maintenant est sans doute la meilleure solution. Une chose cependant le chiffonne dans les propos qu'il vient d'entendre.

« C'est une maison dont ta mère a pris grand soin jusqu'à la fin »... Une maison dont sa mère prenait grand soin. La maison de son enfance.

« Papa, tu sais dans quelle école souhaite aller Saya ?

– Elle dit qu'elle vise une université publique... mais je ne crois pas que ce soit son vrai souhait. Elle garde précieusement

la brochure de l'université Aoyama Gakuin qu'elle a prise lors de la journée portes ouvertes. Elle la feuillète parfois sur le canapé.

– Mais une université privée, ça coûte cher, bien sûr.

– Bah... oui.

– D'accord. Moi, ça m'est égal, alors vends-la si c'est ce que tu juges le mieux.

– Je suis désolé. Je te donnerai la moitié de l'argent de la vente.

– Je n'en ai pas besoin. À la base, elle ne m'appartient pas, cette maison. Seulement... avant que tu la mettes en vente, est-ce qu'on peut y aller une fois ?... J'aimerais bien la voir.

– Oui, je comprends... »

Après avoir réfléchi un instant, son père se lève, comme s'il venait de prendre une décision.

« Très bien. Profitons que tu es là pour y aller maintenant. Je sors la voiture. »

Assis à côté de son père au volant, Kurihara lui pose la question qui le préoccupe depuis quelque temps.

« Pourquoi tu ne nous as jamais parlé de cette maison ?

– ... Je suis désolé de vous avoir caché ça.

– Non, ce n'est pas un reproche. C'est juste que je me demande.

– D'accord... »

Il attend une réponse, mais son père se mure dans le silence. A-t-il quelque chose de difficile à lui avouer ? Kurihara, de son côté, n'ose pas insister davantage.

Il est un peu plus de 14 heures lorsqu'ils arrivent à Iidabashi. Ils garent la voiture sur un parking payant près de la gare, puis longent les voies ferrées à pied.